

Les pèlerinages

Acte essentiel de la vie spirituelle et manifestation de la ferveur populaire des religions orientales et occidentales, le pèlerinage se traduit par le déplacement de la foule des dévots vers des lieux sacrés, où le fidèle, au terme d'un voyage qui par ses difficultés a mimé l'ascèse intérieure, ressent d'une manière privilégiée la présence de Dieu ou des intercesseurs, saints ou sages, entre l'homme et le monde divin.

Un phénomène universel

Dès la plus haute Antiquité, dans l'Égypte pharaonique, les cités d'Héliopolis et de Busiris attiraient les dévotions, comme aussi Bubastis et ses rassemblements de fidèles, que l'historien grec Hérodote a décrits. À Thèbes et à Memphis existaient aussi d'autres lieux de pèlerinage, tout aussi populaires. Dans la Grèce antique rayonnaient les lieux sacrés de Delphes, où Apollon rassemblait les Hellènes autour de son oracle, et d'Épidaure, sanctuaire du dieu guérisseur Asclépios (Esculape).

Des lieux de vénération

Éphèse, sur la mer Égée, consacrait à Artémis un temple qui compta parmi les Sept Merveilles du monde, tandis que, plus à l'est, la Palestine des Hébreux s'honorait des tombeaux des patriarches (notamment celui d'Abraham, près d'Hébron) et rassemblait ses tribus à Sichem et à Jérusalem, autour du Temple de Salomon.

Dès les premiers siècles de la chrétienté va se constituer un triangle spirituel qui a pour sommets Rome, la cité de saint Pierre, et, aux confins orientaux et occidentaux du christianisme, Jérusalem et Compostelle, cité qui, selon une légende, fut la dernière demeure de l'apôtre saint Jacques. À l'intérieur et aux alentours de ce triangle de spiritualité, les lieux de pèlerinage mineurs vont se multiplier comme autant d'étapes sur les voies royales des cités saintes. Le Moyen Âge sera la grande époque des pèlerinages chrétiens: sur les multiples parcours menant au "champ de l'étoile" (Compostelle) de Saint-Jacques, les pèlerins font halte, qui au Mont-Saint-Michel, qui à la Madeleine de Vézelay. L'Italie multiplie les lieux de pèlerinage, avec Assise, où repose saint François, Sienne, la ville de sainte Catherine, mais aussi Padoue ou Turin, où l'on vénère le Saint-Suaire. Le monde alémanique voit Cologne célébrer les Rois mages, tandis qu'Aix-la-Chapelle attire les foules moins pour Charlemagne que pour la robe de la Vierge et les langes de Jésus. En Pologne, les villes de Cracovie et de Czzstochowa voient s'agenouiller les fidèles devant la Vierge noire, à la limite d'un monde slave qui, au-delà de la Vistule, s'est engagé dans le giron de l'Église orthodoxe. Là, les grands lieux sacrés ont pour nom Kiev et les soixante-treize sépulcres de ses saints, Notre-Dame de Kazan et, bien entendu, Moscou, "la troisième Rome".

Dès sa colonisation et sa christianisation, le Nouveau Monde devient terre de mission, et les sanctuaires vont naître au fil des générations: Guadalupe, au Mexique; Santa Rosa, au Pérou; Chiquinquirá, en Colombie; Sainte-Anne-de-Beaupré, au Québec. Sur ces lieux sanctifiés par les colonisateurs hispaniques, les masses indiennes et métisses vont souvent greffer d'anciennes croyances précolombiennes qui seront plus ou moins intégrées au christianisme, souvent implanté de force.

L'islam a fait du pèlerinage à La Mecque l'une de ses cinq prescriptions fondamentales. Quant à l'Inde hindouiste, au monde extrême-oriental voué aux divers courants du bouddhisme ou, au Japon, du shintoïsme, ils s'étaient couverts, au cours des siècles, de sanctuaires consacrés.

Un acte de purification

L'étymologie du terme *pèlerin* fait de ce dernier un individu à la fois "étranger" et "en partance". C'est, en somme, un "étranger de passage". Car celui qui accomplit physiquement et spirituellement une démarche pèlerine s'éloigne vers un ailleurs — le lieu saint — où il va rompre avec ses habitudes de comportement et de pensée, pour redevenir, au terme du voyage, plus profondément lui-même. Non pas errant ni simple voyageur, le pèlerin est un "mutant virtuel", car, traversant un espace sacré, il espère en revenir imprégné, transformé, transfiguré.

Le simple fait de quitter son village natal ou son pays pour braver les difficultés et les dangers de la route vers le lieu sacré place déjà le pèlerin dans l'univers de la sainteté. L'individu qui part pour Lourdes ou pour Bénarès est un voyageur en état de grâce.

Ce départ, qui répond à une pulsion individuelle ou collective, est une rupture. Rupture avec les gestes quotidiens du labeur, avec les usages sociaux, qui se voient d'une certaine manière abolis au profit d'une demande spirituelle. Toutefois cet acte délibéré d'abandon provisoire du cadre socioculturel est soumis à la stricte observance de droits et de devoirs à l'égard de ceux qui restent: cela signifie que le pèlerin, le temps de son absence, est capable d'assurer la subsistance des siens et que toute dette d'argent ou de sang qu'il a pu contracter est éteinte. Le pèlerinage n'est ni échappatoire ni fuite, contrairement à l'image qu'en donnera Rabelais. L'Occident chrétien a tendu à privilégier le pèlerinage en tant qu'effort, énergie participatrice, engagement corporel et spirituel, alors que l'Orient s'est sans doute plus attaché à l'acte pèlerin pour lui-même, au prestige qui entoure l'individu ayant accompli le long déplacement.

Le renouveau spirituel du pèlerin est signalé aux yeux de tous. Celui qui part vers Saint-Jacques-de-Compostelle (le jacquet, le jacquaire) revêt le plus souvent un accoutrement particulier: il se couvre d'un manteau (la pèlerine) et d'une coiffe, décorée d'une coquille, se charge d'une besace, d'une gourde et, symbole de la marche, d'un bâton. C'est en cet attirail qu'il marche vers l'étape ultime d'un voyage scandé par les multiples haltes dans les sanctuaires intermédiaires qui l'hébergent et où liturgies et récits intègrent son périple à l'aventure merveilleuse des héros et des saints. Car le véritable pèlerinage s'accomplit à pied: outre le cheminement, le pèlerinage intègre l'idée d'un chemin de croix, jalonné de terres ingrates et de bandits, et les textes religieux occidentaux et orientaux insistent sur la multiplication des mérites de celui qui va à pied. Et si au sein de son groupe il arrive en tête, il recevra le sobriquet de "roi" ou "rey", désignation que beaucoup de pèlerins français ont conservée comme nom de famille sous la forme Leroi ou Leray.

Mais les périls rencontrés sont autant d'actes de purification. Ils apparaissent comme nécessaires et vivifiants. D'autant que les autorités ecclésiastiques et civiles chrétiennes en sont venues à infliger des pèlerinages expiatoires aux pécheurs. Les pèlerinages lointains, comme Jérusalem, amèneront ainsi, par la difficulté même de leur entreprise, certains riches pécheurs à se faire remplacer par un "homme" rémunéré.

Recherche de secours et de ressourcement

Subjectives et sociales à la fois, les raisons profondes du départ en pèlerinage restent difficiles à cerner. Il semble que, dans nombre de cas, le fidèle recherche moins la grâce qu'il ne demande une grâce. Il va supplier la divinité toute-puissante ou miséricordieuse de lui accorder la santé, la longévité, le succès dans une entreprise, des enfants pour perpétuer sa lignée. Il s'agit de la tentative d'établir un pacte avec une puissance sacralisée ou avec l'un de ses représentants, saint ou avatar d'une divinité, intercesseur auprès d'un divin supérieur.

Toutefois, le pèlerin n'est pas forcément demandeur, et il peut seulement désirer honorer son dieu, venir vénérer les lieux où il s'est manifesté. Ainsi, au Moyen Âge, disait-on que le pèlerin "visite" la Vierge ou un saint. Culte dévotionnel qui se traduit par des prières, des marques d'adoration. On peut voir dans cette conduite une sorte de vassalité spirituelle, une offrande mystique de sa personne devant l'image sacrée.

Cette ferveur débouche sur une exaltation du dieu. À cet instant, le pèlerinage apparaît comme un souci de mutation spirituelle, un désir profond de s'abreuver à sa foi et à la divinité adorée, un rite de passage. Cette soif de foi apparaît comme une demande essentielle de ressourcement mystique.

Lieux saints, lieux sacrés

Qui dit ressourcement dit aussi source. Dès la plus haute Antiquité païenne, les lieux de pèlerinage sont souvent liés à un puits ou à une source dispensateurs de vie. Ils sont aussi associés aux sources du pouvoir surnaturel, aux montagnes proches du ciel, à l'image de la Grève avec l'Olympe où demeurent les dieux. Il s'agit bien souvent de sites grandioses ou inquiétants, comme les grottes, qui semblent être la porte d'un monde souterrain où règnent les puissances invisibles.

Toutefois, il arrive que le croyant recherche dans le lieu sacralisé un espace marqué par la légende: tantôt c'est un endroit où l'on croit reconnaître l'empreinte du pied de Vishnu (Gaya, en Inde), tantôt un endroit où ont eu lieu des apparitions surnaturelles (Lourdes, Fátima). En ces lieux habités par le divin l'homme a voulu immortaliser l'événement par l'érection de signes, de statues: vierges d'Europe ou bouddhas de l'Inde ou du Japon.

Les objets de dévotion

Autre signe majeur et qui jalonne tout l'espace religieux de l'Orient à l'Occident: la relique, corps de saint enfermé dans son sépulcre, cadavre momifié ou ossements enchâssés, sertis dans des métaux précieux. Les tombes, les restes divers attachés à la mort (linceuls, comme le Saint-Suaire de Turin, flacon de sang desséché de saint Janvier, à Naples) appartiennent à la fois à la vie, à la mort et à l'éternité. Ces "objets sacrés" sont, à leur manière, un lien entre vie, mort et au-delà divin. Car dans ces reliques du folklore macabre, le pèlerin côtoie la limite, la frontière entre le corps vivant et l'imputrescibilité. Cet entre-deux, qui tient une place prépondérante dans nombre de lieux de pèlerinage – notamment sous la forme de sépulcres contenant ou non des corps réputés intacts – entretient l'idée d'immortalité, d'éternité des corps et des âmes.

Ce culte des reliques a atteint toutes les facettes de l'adoration, et l'on trouve, à Ceylan, une dent du Bouddha et, un peu partout dans la chrétienté, des morceaux de la "vraie Croix". À l'époque des croisades, à un moment où, entre Orient musulman et Occident chrétien, les routes de conquêtes et de négoce se croisent, ce culte reliquaire prit une telle importance qu'on alla jusqu'à organiser des expéditions pour récupérer ces reliques et les exposer dans des édifices devenus eux-mêmes buts de pèlerinage. Dès le VII^e siècle, les moines de l'abbaye de Fleury ne s'étaient-ils pas emparés des restes de saint Benoît conservés au Mont-Cassin? Esprit, symboles et objets matériels devenus reliques sont ainsi inscrits dans un même réseau mystique.

Mais le lieu sacré suffit souvent au pèlerin dans sa recherche de spiritualité. Aller en Terre sainte signifie, pour le chrétien, mettre ses pieds dans les empreintes de Jésus; il s'agit là d'un parcours vers la "réalité" christique, vers la substance même de Jésus, et, partant, vers la consubstantialité divine. Mais ce qui est vrai pour les pèlerins

de Jérusalem l'est aussi pour les musulmans se rendant à La Mecque, considérée comme la “maison de Dieu”. Cet aller vers Dieu se retrouve encore dans le monde hindouiste, où les pèlerins cherchent, en se plongeant dans le Gange, à Bénarès, à s'immerger dans le sacré lui-même. Toujours en Inde, il est admis que le pèlerin qui meurt en accomplissant le grand pèlerinage de Puri est assuré de retrouver l'Absolu; c'est le nirvana. Le vrai pèlerinage est alors le pèlerinage sans retour.

Rituels et festivités

S'il possède ses lieux de ferveur, le pèlerinage possède aussi ses temps privilégiés. C'est la tradition qui détermine l'époque du pèlerinage, mais ce calendrier se constitue la plupart du temps en marge des étapes essentielles de l'histoire religieuse des fidèles: Pâques ou la Pentecôte chez les chrétiens, les derniers mois lunaires pour les pèlerins de La Mecque, un cycle de douze années pour les hindouistes se rendant à Hardwar sont les jalons des grands moments de ferveur religieuse. Ainsi, détaché du cérémonial traditionnel de la basilique, de la mosquée ou de la pagode, le pèlerinage s'inscrit dans une religiosité différente, dans un rythme spécifique mais tout aussi intense, même si les rituels pèlerins sont encadrés et récupérés par l'institution religieuse. Si cette dernière, grâce à son clergé, a réussi à imposer des liturgies rituelles, des pratiques sacramentaires lors des pèlerinages (confession, messe, communion pour les chrétiens), il n'en reste pas moins que les processions pratiquées à l'occasion des grands rassemblements de pèlerins possèdent leur caractère propre, en marge de l'Église dont ils estompent pour un temps l'image.

Ces caractéristiques indépendantes liées à l'accomplissement du pèlerinage ont généré des gestuelles spécifiques, lesquelles sont intimement liées au déroulement de ce dernier et en sont pour ainsi dire le prolongement direct: processions, circumambulations (autour du sanctuaire).

Le contact du sacré

Beaucoup de lieux de pèlerinage comprennent des fragments de matière sacralisée (roches, icônes, statues) et des sources, des bassins sacrés (Inde), des vasques servant à des ablutions (immersion à Lourdes). Il semble y avoir demande, exigence de palpation, de contact physique avec le sacré: tantôt un reliquaire, un chapiteau, une statue, la pierre noire de la Kaaba; tantôt, comme au Tibet, une manipulation des moulins à prières sur lesquels sont inscrits des versets bouddhiques et que l'on s'emploie à faire tourner à l'infini comme pour en dévider les écritures religieuses. Et ce contact physique est censé posséder des vertus thérapeutiques. On en arrive à plonger des malades, des infirmes dans une eau réputée miraculeuse, à désirer capter tactilement une énergie bénéfique, salvatrice.

L'offrande

Autre gestuelle de participation: l'offrande. Cette dernière semble rappeler d'anciens sacrifices propitiatoires ou déprécatoires au cours desquels les fidèles offraient aux divinités des fruits de la terre (semences, holocaustes d'animaux). Dès l'Antiquité, ces sacrifices “en nature” ont été remplacés progressivement par des offrandes plus symboliques: encens, myrrhe, bougies montées ou non sur chandeliers.

Par la suite, l'on a substitué à cette offrande une obole, ou offrande en numéraire. On atteint ici un moment important du rapport du fidèle avec le divin, dans lequel il apparaît que tout contact avec un dieu s'établit sous une forme de négoce. Il s'agit en somme de payer la bonne fortune, la guérison, le vœu. Et si le vœu a été exaucé, un *ex-voto* peut être offert par le pèlerin chrétien.

Le sacré et le profane

D'autre part, le pèlerinage, sous presque toutes les latitudes, comporte un caractère festif. Dès la plus haute Antiquité les pèlerinages semblent bien avoir été accomplis en parallèle avec des festivités traditionnelles, le plus souvent liées à des rites agraires. Ainsi les grands rassemblements pieux de Jérusalem mentionnés dans divers chapitres de la Bible — la fête des pains azymes notamment — sont-ils en correspondance évidente avec un culte lié au calendrier agricole. Il en est de même en Inde, à Puri ou à Chidambaram. Tout se passe comme s'il y avait survivance de rituels appartenant aux cultures paysannes primitives.

À partir du Moyen Âge, les festivités d'origine païenne ou profane vont se mêler aux cérémonials des pèlerinages en installant sur les alentours immédiats de ces derniers des foires, des spectacles. Ainsi en sera-t-il en Espagne avec les *romerías*, ou en Inde avec les *Kumbha Mela*.

De façon circonstancielle ou d'une manière élaborée, les fêtes se greffent aux grands pèlerinages, et il semble que cet agrégat joue un rôle en partie inconscient: la recherche du sacré, à travers les épreuves physiques du pèlerinage, la ferveur, le recueillement, amène le pèlerin à un état de tension exaspérée. Du coup, il en vient à chercher un exutoire dans ce qu'il connaît le mieux: le quotidien, avec ses contacts plus humains, ses nourritures terrestres, ses pulsions de vie. Toutefois, il ne semble pas que le pèlerin jouisse longtemps de ces fêtes. Le pèlerinage n'a rien à voir avec des saturnales ou un carnaval. La fête n'est qu'un moment passager. Le retour du pèlerinage est un acte important qui purifie celui qui l'a accompli, lui donne une épaisseur spirituelle. C'est le cas du musulman, qui, revenant du grand pèlerinage de La Mecque, peut se prévaloir du titre de *hadj*.

La foi sans intermédiaire

Par son caractère diversifié, le pèlerinage constitue un univers à lui seul. Il est dans l'ordre religieux, mais il se situe en dehors de ce dernier — sauf dans l'islam, qui fait du pèlerinage à la Kaaba une obligation. Le pèlerin, tout en faisant partie d'un ordre, d'une institution, d'une Église, garde un caractère indépendant. Alors que l'Église, au sens générique, impose ses dogmes, ses textes liturgiques, ses cérémoniaux, ses hiérarchies, ses ordres et sa discipline morale, le pèlerin choisit souvent de partir en dehors de toute discipline, individuellement ou collectivement, même si les institutions religieuses ont fait des pèlerinages leur affaire en les organisant, en les canalisant, en les encadrant.

Les objets, les buts du pèlerinage sont souvent en dehors des lieux ecclésiastiques: sources, pierres, montagnes. En ce sens, les autorités religieuses ne paraissent pas toujours capables de maîtriser les motivations des pèlerins, et il s'en faut de beaucoup que les apparitions ou les guérisons réputées miraculeuses soient inscrites par elles au bénéfice du divin: beaucoup de lieux de pèlerinage, en particulier dans la chrétienté contemporaine, ne sont pas reconnus de façon officielle par l'Église, qui témoigne de sa méfiance à l'égard de phénomènes jugés déviants et qui préfère imposer ses propres modèles de salut et de message divin.

Ainsi peut-on affirmer que le phénomène du religieux trouve avec le pèlerinage une sorte d'accident de terrain, une scission entre la foi primitive et celle de l'institution cherchant, à travers les écrits, les officiants, à structurer cette foi, à la stabiliser, à la discipliner. Si le pèlerin ne se situe pas en dehors des institutions religieuses, il n'en est pas moins vrai qu'il semble chercher des voies nouvelles, à la fois en lui-même et par lui-même, et en des lieux choisis par ses prédécesseurs. Il y a là une pulsion vers le sacré, une quête d'une altérité divine, un besoin profond de manifestations au sein desquelles l'individu, projeté au milieu d'une collectivité mue par ces mêmes besoins, s'assouvit: le pèlerinage, ou l'instinct du sacré.

Chaque époque de l'humanité crée de nouveaux lieux sacrés, tandis que d'anciens disparaissent ou renaissent. Ces lieux "chargés" sont comme les émetteurs d'une surnature que les croyants s'efforcent d'approcher au plus près pour en recueillir les effets bénéfiques. C'est ainsi que chaque lieu de pèlerinage peut diffuser sa charge positive et que l'accumulation de ces multiples vertus peut amener les pèlerins à les visiter en chaîne, à l'intérieur de circuits de pérégrination. Ainsi existe-t-il toute une géographie de points de convergence et de rayonnement spirituels, dont une approche plus ou moins périodique assure le ressourcement du croyant partant en pèlerinage.

Cheminement physique et mental à la fois, le pèlerinage est aussi un parcours collectif: le pèlerin trouve sur le lieu consacré une confirmation de sa foi, du fait même que d'autres fidèles ont accompli conjointement une démarche identique.

Comme le pèlerinage s'accomplit hors du calendrier religieux, le contact avec le sacré apparaît plus comme une plongée dans l'extraordinaire que comme une liturgie institutionnelle (messe quotidienne ou dominicale, offrandes rituelles, commémoration).

Ainsi, le pèlerin, s'il accomplit bien les gestes et les rituels profondément inscrits dans sa religion, possède toutefois les siens propres, hérités de ceux qui l'ont précédé sur sa route. Le pèlerin paraît donc avoir davantage de liberté pour démontrer ou communiquer sa foi. Et il semble plus apte à sentir les signes du divin: ainsi, pour les catholiques, alors que le prêtre est le seul intercesseur dans l'eucharistie, qui renouvelle le sacrifice du corps et du sang du Christ, le pèlerin, lui, peut directement, sans l'intermédiaire de l'autorité pastorale, connaître sinon une apparition du moins une illumination. Tout se passe comme si le pèlerin se voyait attribuer à son tour le pouvoir de faire descendre le signe du divin sur lui ou ses semblables. Sur le lieu de pèlerinage, il ne semble plus y avoir de prêtres et de laïcs: il n'y a que des croyants ayant les mêmes chances d'accéder au divin. C'est dans ce sens que le pèlerinage contient sans doute une véritable image de fraternité humaine.

Ce pouvoir d'exister dans son corps comme dans sa conscience amène le pèlerin à une extériorisation de son être par le biais de moments de ferveur intense et communicative où le moi profond s'exalte, se dramatise jusqu'à se chercher dans une cosmologie divine dans laquelle il peut puiser tout à la fois une recherche de son origine, une explication de son existence et les mystères d'un au-delà. Car on ne saurait valablement expliquer le phénomène du pèlerinage sans avoir sans cesse à l'esprit qu'il y a là une démarche existentielle pour tenter de trouver un sens à la vie, à la douleur, à la mort et à l'éternité.

Ainsi, le pèlerinage part du sacré et revient au sacré. Il constitue une forme de voyage qui peut marquer à jamais celui qui l'a accompli. Accomplir un pèlerinage, c'est, selon l'expression de Claudel, "être tellement parti qu'on ne puisse revenir".

Les traditions locales

Nombre de pèlerinages sont marqués par des pratiques qui mêlent traditions païennes et rituels religieux.

Les arbres

Chez les bouddhistes, le banian – sous lequel médita le Bouddha – est vénéré. Les Tibétains déposent au creux des arbres des figurines faites de glaise et d'ossements humains pulvérisés. Un peu partout, on noue des chiffons autour des branches en signe de dévotion.

La circumambulation

Tourner autour d'un sanctuaire reste fort courant dans le monde entier. À La Mecque, le *tawaf* impose de tourner sept fois autour de la Kaaba (dont trois tours à une allure saccadée), et le rite du *say* consiste à accomplir une septuple course en tournant autour des éminences de Marwa et de Safa.

Les clous

Longtemps, en Belgique, on a planté des clous sur les troncs d'arbres: à Soleilmont, un tilleul était ferré de 70 000 clous. Près de Pérouse, en Italie, les pèlerins flairaient un clou à odeur de violette. En Bretagne, les pèlerins plantaient des épingles sur des statuettes représentant saint Laval (en fait un bienheureux).

L'eau

Elle joue un rôle purificateur et thérapeutique. À Lourdes, on baigne les malades dans la source miraculeuse; les eaux de Sainte-Radegonde, en Limousin, sont censées guérir les rachitiques. Les malades étaient les premiers à affluer auprès des fontaines et des sources qui flanquaient de nombreux pardons bretons.

Les particularités votives

À Caravaggio, dans le Milanais, il existe un pèlerinage pour les femmes battues. À Liège, en Belgique, on priait saint Antoine pour les voleurs et les prostituées. À Namur, on implorait le saint pour les ivrognes, et en France, dans le Vivarais, pour les enfants grincheux.

Les pèlerinages à lettres

Une tradition naïve amène des pèlerins à écrire aux personnages sanctifiés pour leur demander des grâces: à Saint-Gérard Magella, en Belgique, étaient déposées les missives d'amoureuses éconduites. En Bavière, des lettres étaient encore récemment adressées à saint Conrad, de Parzham, pour retrouver des prisonniers ou des soldats disparus.

Les pèlerinages d'animaux

Le bétail a été longtemps placé sous protection divine dans les sociétés rurales. Des pèlerinages où sont amenés des animaux existent encore en Italie, notamment à Assise. En Flandre, en Artois, les animaux de basse-cour ou d'étable y étaient bénis. En 1900, le pardon breton de Guillaumarc'h voyait encore affluer un demi-millier de chevaux, et à Saint-Gildas, toujours en Bretagne, il y avait encore, en 1954, une centaine de chevaux pour le pardon.

Les pierres et rocs

Les Hébreux déposaient des pierres sur le tombeau supposé de Goliath, et encore aujourd'hui beaucoup de juifs laissent des cailloux sur les tombes. Au Tibet, les pèlerins font des monticules de pierres (*labtcha*), tout comme au Maghreb, où les pèlerins font des tas de pierres près des marabouts. À La Mecque, l'un des rites du pèlerinage majeur consiste à lancer sept pierres sur l'un des trois tas existant près de Mina, geste qui passe pour remonter à Abraham et qui symbolise la lapidation de Satan. À Caldas de Vizela, au Portugal, les pèlerins de São Bento peignent des rochers en blanc.

Les hauts lieux de pèlerinage

Chrétienté

Czzstochowa

haut lieu du catholicisme polonais, où est vénérée une Vierge noire, abritée au couvent des Paulaner.

Fátima

en 1917, trois jeunes bergers portugais y furent les témoins de phénomènes surnaturels et de six apparitions de la Vierge (les deux dernières rassemblèrent des dizaines de milliers de personnes).

Jérusalem

après 393, date de la découverte du sépulcre supposé du Christ, la ville devient un lieu de pèlerinage. Les croisades et la légende de la "vraie Croix" attirent les foules sur les traces de la Passion.

Lorette

cette cité italienne est supposée, depuis le XIII^e siècle, abriter la “maison de la Vierge” apportée par les anges.

Lourdes

en 1858, la Vierge serait apparue à une jeune fille, Bernadette Soubirous, et l'Église authentifia les apparitions en 1862. Dans la source jaillie sous les doigts de Bernadette sont plongés des malades incurables.

Saint-Jacques-de-Compostelle

la légende y a placé les reliques de l'apôtre saint Jacques le Majeur, et dès 951 les foules ont afflué vers cette ville: au Moyen Âge, on comptait 500 000 pèlerins par an.

Islam

Karbala

situé en Iraq, ce lieu abrite le tombeau du petit-fils du Prophète, Husayn, fils d'Ali, assassiné en 680. C'est un des pèlerinages les plus fréquentés par les musulmans chiites.

La Mecque

lieu de pèlerinage à l'époque préislamique, la ville qui abrite la Kaaba est le but d'un pèlerinage qui constitue une obligation fondamentale de l'islam.

Mechhed

cette ville d'Iran honore la tombe de l'imam Ali al-Rida et réunit les musulmans chiites.

Hindouisme

Ayodhya

l'une des sept villes saintes des hindouistes est aussi vénérée par les bouddhistes (le Bouddha y aurait prêché sept années). On y célèbre chaque année le Ramanavami.

Hardwar

cette ville de l'Uttar Pradesh honore, à travers de nombreux temples, les dieux Vishnu et Çiva. Tous les douze ans s'y tient le gigantesque pèlerinage de Kumbha Mela.

Puri

cette ville de la côte du Bengale possède des temples voués à Vishnu et à Krishna. Grands pèlerinages, notamment lors de la fête du Rathayatra, où l'on promène les images des dieux sur de grands chars de bois